

MOULIN A SCIE PRÈS DE LAUFFON.

L'INTÉRESSANTE vallée de Lauffon (Laufferthal) que nous traversons, est riche en prairies, en forêts, en arbres fruitiers: elle renferme plusieurs paroisses et villages, soit dans son enceinte, soit dans les vallons qui y aboutissent. Sa population est d'environ trois mille ames: les habitans sont généralement actifs, robustes et courageux. Les évêques de Bâle leur avoient accordé de beaux privilèges, et cette peuplade a toujours montré beaucoup d'énergie pour les conserver: quelquefois même elle a pris les armes dans ce but, et a donné de grandes inquiétudes à ses anciens seigneurs. Maintenant ce pays est réuni à la France avec le reste de l'évêché, non point en vertu de son vœu librement prononcé, mais par ce qu'on appelle droit de convenance, quand on ne veut pas l'appeler droit du plus fort. Sera-t-il plus heureux? c'est ce que le tems nous apprendra. — L'observateur placé entre les regrets du plus grand nombre et les espérances du plus petit, suspend son jugement, de peur d'être abusé par les uns ou par les autres, et il en appelle sagement à l'avenir.

Au delà de Lauffon, le pays se rembrunit peu à peu; il se revêt de formes plus austères, et prend une physionomie plus rude et plus agreste. Des rocs irrégulièrement cintrés, qui servent de piédestal à de sombres rangs de sapins, tantôt resserrent le chemin et la rivière, tantôt s'écartent à droite et à gauche, et embrassent dans leurs interstices des prairies et des fermes solitaires. Plusieurs paysages du plus charmant détail arrêtent agréablement la vue et la pensée: de ce genre sont les alentours du moulin à scie situé à quinze minutes de Lauffon. Deux grands massifs de rochers, modelés en bastions, semblent destinés par la nature à protéger le défilé que leur base resserre, et à commander le petit pont voisin qui y conduit. Le plus élevé laisse voir les assises des bancs perpendiculaires dont il est formé, et présente en parois des flancs stériles et nus, tandis que son sommet est frangé par quelques humbles buissons: son vis-à-vis, plus arrondi, porte des bancs de verdure, des lisières de halliers, et des bouquets d'arbres clair-semés sur sa cime. L'espace qui les sépare est décoré par un superbe frêne, et le fond se termine par un troisième massif, du même genre et de la même ordonnance que les deux premiers, qui dans l'éloignement semble les lier l'un à l'autre par un rempart dont les forêts ont déjà conquis le faite. Un joli pont de maçonnerie, dont le parapet sert de reposoir aux passans, est jeté sur la Lucelle (*Lützel*), ruisseau d'une eau limpide, qui prend sa source près d'un couvent sécularisé du même nom, et qui va grossir la Birse un peu en dessous.

Tout auprès est un moulin à scier le bois, à demi caché dans la futaie, ainsi que la simple habitation de son possesseur. Des piles de planches déjà travaillées et de troncs qui ne tarderont pas à se fendre sous les dents acérées d'un fer toujours en action, sont répandues tout autour; et dans l'ombre on distingue l'écluse qui fournit l'eau, la roue que le courant fait tourner, et la scie infatigable, dont le bruit lent et sourd semble s'unir au murmure de la Lucelle pour inviter au repos.

On n'a besoin ni de Nymphes, ni de Faunes, ni de Sylvains, pour dire en lieu pareil avec Virgile:

. Hic inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum
Fortunatus et ille, deos qui novit agrestes!

Il ne faut que s'asseoir sous la saussaie au bord du ruisseau, en face de l'arche du pont à moitié fermée par des osiers et des bourdaines, contempler le cours tranquille de ses claires ondes, et se laisser aller à cette rêverie dont le prestige peuple cette solitude des formes les plus aimables et des plus douces pensées.

C'est au sein de paysages de ce genre, autant que sur les hautes montagnes, qu'on reconnoît la vérité de ces remarques de J. J. Rousseau, dans ses lettres sur le Valais: " L'esprit se monte au ton des objets qui le frappent; les méditations y prennent je ne sais quelle volupté tranquille, qui n'a rien d'âcre et de sensuel. " Loin du séjour des hommes, on laisse tous les sentimens bas et terrestres: on est ici grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser; " tous les désirs trop vifs s'éteignent, et ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce. Quelquefois on oublie tout, on s'oublie soi-même , " on ne sait plus où l'on est. "

Qui non palazzi, non teatro, o loggia;
Ma 'n lor vece un abete, un faggio, un pino,
Tra l'erba verde, e bel monte vicino,
Levan di terra al ciel nostr' intelletto.

Oui, tout homme sensible l'a éprouvé plus d'une fois dans ses promenades champêtres . . . , l'ame devient calme comme le miroir des eaux sur lequel il se penche; elle se rafraîchit comme l'air que le zéphyr agite de son aile caressante; elle s'épanouit comme la fleur de l'églantier que lustre la rosée du matin; elle se répand au dehors comme le parfum aromatique qui s'élève au point du jour du sein de la prairie; elle se dilate comme ce ciel azuré dont la profonde voûte absorbe le regard, qui cherche vainement à en mesurer l'immense étendue.
